

thieu et Jean ; le *cing*, aux cinq vierges sages qui devaient mettre de l'huile dans leur lampe : dix en avaient reçu l'ordre, mais Votre Grâce se souvient qu'il y avait cinq vierges sages et cinq folles.

— Continuez, dit le magistrat.

— Le *six* me dit qu'en six jours Dieu créa la terre ; le *sept* qu'il se reposa le septième ; le *huit* me rappelle qu'il y eut huit personnes vertueuses sauvées du déluge, savoir : Noé et sa femme, ses trois fils et leurs épouses ; le *neuf*, les neuf lépreux purifiés par notre Sauveur ; ils étaient dix, mais un seul l'en remercia ; le *dix*, les dix commandements de Dieu.

Richard prit ensuite le *valet*, (knave) et le mit de côté ; passant alors à la *reine*, il observa ce qui suit :

— Cette reine me fait souvenir de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre pour admirer la sagesse du roi Salomon ; et le *roi*, son compagnon, me rappelle le roi du ciel et notre monarque George III.

— Fort bien, dit le magistrat ; vous m'avez donné une explication satisfaisante sur toutes les cartes, sauf le *valet*.

— Si Votre Grâce, répondit Richard, veut bien ne pas se fâcher contre moi, je vous donnerai sur celle-ci une explication aussi juste que sur toutes les autres.

— Non, certes, je ne me fâcherai point, dit le juge.

— Eh bien, donc ! les *valets* sont des *coquins*, et le plus grand de tous est le sergent qui m'a conduit devant vous.

— Je ne sais point, dit le magistrat, si c'est le plus grand coquin ; mais, à coup sûr, c'est le plus fou des deux.

Le soldat poursuivit :

— Quand je compte le nombre des points qui sont dans mes cartes, j'en trouve trois cent soixante-cinq, autant que de jours dans l'année ; quand je compte le nombre des cartes, j'en trouve cinquante-deux, autant que de semaines ; quand je compte le nombre des levées, j'en trouve douze, autant que de mois. Ainsi, ce jeu de cartes est en même temps pour moi une bible, un almanach et un livre de prières.

Le magistrat appela ses domestiques, leur ordonna de bien traiter ce jeune homme et de lui donner quelque argent, et convint que c'était le drôle le plus spirituel et le plus facétieux de tout le régiment.

F. COBBETT.

ALBAN STOLZ

Écrivain et théologien célèbre.

Réponse à la difficulté proposée dans l'Étudiant d'octobre 1885, p. 153.

La Revue hebdomadaire du diocèse de Lyon, 16 novembre 1883 va faire tous les frais de cette réponse.

L'Eglise d'Allemagne vient de faire une grande perte. Le célèbre théologien et écrivain catholique l'abbé Alban Stolz est mort, le 16 octobre, à Fribourg en Brisgau.

Né le 3 février 1808, à Bulh, ancienne enclave transrhénane de l'ancien évêché princier de Strasbourg, de parents d'une grande piété, Alban Stolz, dit l'*Univers*, fit ses études au collège de Rastatt. Puis il suivit les cours de philosophie et de philologie de la faculté de Heidelberg et les cours de la faculté de théologie de Fribourg. A l'âge de 25 ans, il reçut les ordres et exerça pendant quelque temps son saint ministère dans la vallée de la Murg. A l'âge de quarante ans, nous le trouvons comme professeur suppléant au séminaire de Fribourg, dont il devint bientôt le supérieur. Quatre ans après, ses talents extraordinaires le désignaient pour une chaire à la faculté de théologie, que le vaillant prêtre et l'illustre écrivain a détenue jusqu'à sa mort.

L'abbé Alban Stolz était également un écrivain populaire. Ses œuvres littéraires sont très nombreuses. En dehors de son *Almanach*, qui compte quarante-deux ans d'existence, on a de lui dix-sept volumes, contenant des récits de voyages, tels que : *Choses d'Espagne*, *Visite chez Sem*, *Cham et Japhet*, des travaux de catéchèse, tels que l'*Explication catéchétique du catéchisme* ; de morale, tels que l'*Art d'éducation* ; ou bien encore des écrits populaires, tels l'*Oraison dominicale* et *Ecrits sur l'airain* et *Ecrits sur le sable*. Son livre d'heures, *L'Homme et son ange gardien*, a été traduit dans toutes les langues. Ses sermons et ses